



— Voilà mon assassin. (Pag. 167.)

Herminie prononça ce mot *chez moi*, d'un air si gentiment glorieux, important et satisfait que madame de Beaumesnil, les larmes aux yeux, le sourire aux lèvres et entraînée par le charme de ces confidences ingénues, prit la main de la jeune fille assise à son chevet et lui dit :

— Je suis sûre... mademoiselle l'orgueilleuse, qu'il est charmant votre chez vous ?

— Oh ! pour cela madame... il n'y a rien de trop élégant pour moi...

— Vraiment ! voyons... combien de pièces à notre appartement ?

— Une seule... avec une entrée... mais au rez-de-chaussée et cela donne sur un jardin ; c'est tout petit, aussi j'ai pu me permettre un joli tapis, une tenture et des rideaux de perse ; je n'ai qu'un fauteuil, mais il est en velours brodé, par moi bien entendu ; enfin je possède peu de chose, mais ce peu... est, je crois, de bon goût... Ce n'est pas tout, j'avais une ambition et je la réaliserai bientôt...

— Et cette ambition ?

— C'était d'avoir une petite bonne... une enfant de treize ou quatorze ans... que j'aurais retirée d'une position pénible, et qui se fût trouvée heureuse avec moi... Cela s'est rencontré à souhait. On m'a parlé d'une petite orpheline de douze ans... du meilleur cœur et du meilleur caractère, m'a-t-on dit... Aussi, madame la comtesse, jugez combien je serai contente quand je pourrai la prendre à mon service... ce ne sera pas d'ailleurs une folle dépense. Ainsi, du moins, je ne sortirai plus seule pour aller donner mes leçons... et c'est cela qui me coûtait le plus, car vous concevez... madame... une femme seule...

Herminie n'acheva pas, une larme de honte lui vint aux yeux en songeant à la grossière poursuite de M. de Ravil, pénible incident auquel la jeune fille avait été quelquefois exposée, malgré la modestie, la dignité de son maintien.

— Je vous comprends... mon enfant, et je vous approuve, dit madame de Beaumesnil

de plus en plus attendrie. Mais vos leçons... qui vous les procure?... et puis enfin, ne vous manquent-elles jamais ?

— Rarement, madame la comtesse, et l'été, lorsque plusieurs de mes écolières vont à la campagne, j'ai recours à d'autres ressources : je brode au petit point, je grave de la musique, je compose quelques morceaux, et puis enfin j'ai conservé d'amicales relations avec plusieurs de mes amies de pension. C'est grâce à l'une d'elles que j'ai été adressée à la femme de votre médecin, madame la comtesse... lorsqu'il cherchait... une jeune personne... assez bonne musicienne... pour être placée auprès de vous...

A cet instant, Herminie, qui avait commencé son récit assise sur un fauteuil auprès du chevet de la comtesse, se trouva assise sur le lit... et presque enlacée dans les bras de sa mère.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE.

(Suite.)

Le vieux négociant s'était affaissé tout tremblant sur une chaise et dit enfin avec des larmes dans les yeux et une navrante expression de physionomie :

— Que vous êtes cruel, signor Sinon ! Que pourriez-vous me dire de plus terrible ? Vous parlez de l'âme de Geronimo ; vous m'annoncez sa mort, et vous voulez me laisser en proie à cet horrible doute ? Parlez, je vous en conjure, parlez !

Tout ce que venait de dire Simon Turchi n'était que fausseté et tromperie, pour faire

croire à ses auditeurs qu'il était ému jusqu'à en perdre la raison, et pour détourner par là leurs soupçons de lui et préparer le terrain pour sa révélation.

Il parut enfin se soumettre à la nécessité et dit, en poussant un profond soupir :

— Eh bien, fasse Dieu que l'affreuse nouvelle ne fasse pas saigner votre cœur comme le mien ! Ecoutez ! ah ! je me meurs d'angoisse !... Vous savez que depuis deux jours mon domestique Julio a déserté mon service, parce que je l'avais sévèrement puni de ses dérèglements. Cette disparition m'inquiétait, parce que j'avais remarqué chez Julio un secret remords et un étrange sentiment de désespoir... Tout à l'heure, — il y a une demi-heure à peine, — je quittai ma demeure et me dirigeai vers l'église des Dominicains pour y prier pour mon pauvre ami. Chemin faisant, je pensais à mon domestique Julio ; je m'effrayais à l'idée que, dans son désespoir, il pouvait avoir mis un terme à sa vie. Près du pont de la porte aux Vaches j'entendis tout à coup derrière moi une voix timide qui prononça mon nom. Je me retourne et je vois Julio devant moi. Je commençais à lui reprocher son absence ; mais il posa le doigt sur ses lèvres et dit très-bas :

— Signor, je vous prie de me suivre jusqu'au pont là-bas ; je dois vous confier un terrible secret avant de mourir.

L'accent de sa voix était si étrange et si saisissant que je me sentis dominé et le suivis au delà du pont, jusqu'à un endroit solitaire, près de la rue Coppenolle. Ce qu'il me révéla là faillit me faire mourir d'effroi et de douleur. Je dus m'appuyer de la main contre la muraille pour ne pas tomber ; et ainsi, à demi étourdi et égaré, je reçus la confession d'un assassin repentant...

Un cri d'horreur échappa à Deodat. Haletant sous une curiosité pleine d'angoisse, M. Van de Werve regardait fixement le narrateur. Le bailli était beaucoup plus calme ; il écoutait gravement et hochait la tête d'un air